

Bureau de tabac

Je ne suis rien.
Je ne serai jamais rien.
Je ne peux vouloir être rien.
A part ça, je porte en moi tous les rêves du monde.

Fenêtres de ma chambre,
Ma chambre où vit l'un des millions d'êtres au
monde dont personne ne sait qui il est
(Et si on le savait, que saurait-on ?),
Vous donnez sur le mystère d'une rue au va-et-vient
continuel,
Une rue inaccessible à toutes pensées,
Réelle au-delà du possible, certaine au-delà du secret,
Avec le mystère des choses par-dessous les pierres
et les êtres,
Avec la mort qui moisit les murs et blanchit les
cheveux des hommes,
Avec le Destin qui mène la carriole de tout par la
route de rien.

Aujourd'hui je suis vaincu comme si je savais la
vérité.
Aujourd'hui je suis lucide comme si j'allais
mourir
Et n'avais d'autre intimité avec les choses
Que celle d'un adieu, cette maison et ce côté de
la rue devenant
Un convoi de chemin de fer, un coup de sifflet
A l'intérieur de ma tête,
Une secousse de mes nerfs, un grincement de mes
os à l'instant du départ.

Aujourd'hui je suis perplexe, comme celui qui a
pensé, trouvé puis oublié.
Aujourd'hui je suis divisé entre la loyauté que
je dois
Au tabac d'en face, chose réelle au dehors,
Et la sensation que tout est rêve, chose réelle
au-dedans.

J'ai tout raté.
Comme je n'avais fait aucun projet, ce tout n'était
peut-être rien.
J'ai enjambé la formation qu'on m'a donnée
Par la fenêtre de derrière

Et je me suis enfui à la campagne, plein d'espairs.
Mais là je n'ai trouvé que de l'herbe et des arbres ;
Quand il y avait des gens, ils étaient pareils aux
autres.

Je quitte la fenêtre, je m'assieds sur une chaise.
A quoi penser ?

Que sais-je de ce que je serai, moi qui ne sais
pas qui je suis ?
Être qui je pense ? Je pense être tant de choses !
Mais il y en a tant qui pensent être la même chose
qu'ils ne peuvent aussi nombreux !

Un génie ? En ce moment
Cent mille cerveaux se prennent en rêve, comme
moi, pour des génies,
Et l'histoire n'en retiendra peut-être pas un seul ;
Tant de conquêtes à venir ne produiront que du
fumier.
Non, je ne crois pas en moi.
Dans tous les asiles il existe des malades rendus fous
par de telles certitudes !
Comment serais-je plus sûr, comment serais-je moins
sûr, moi qui n'ai pas de certitudes ?
Non, pas même moi...
Dans combien de mansardes et de non-mansardes
du monde
N'y a-t-il pas à cette heure de génies-pour-eux-mêmes
qui rêvent ?
Combien d'aspirations hautes, nobles et lucides –
Oui vraiment hautes, nobles et lucides –
Mais peut-être réalisables,
Combien verront jamais la lumière du vrai soleil
et trouveront la moindre audience ?
Le monde est à celui qui naît pour le conquérir,
Et non à celui qui rêve de le conquérir,
même s'il a raison.
J'ai rêvé plus que Napoléon n'a conquis.
J'ai serré sur mon cœur hypothétique plus d'humani-
tés que le Christ.
J'ai conçu en secret des philosophies qu'aucun Kant
n'a écrites.
Mais je suis, et resterai peut-être toujours, celui
de la mansarde
Que pourtant je n'habite pas ;
Je serai toujours *celui qui n'étais pas né pour ça* ;
Je serai toujours *celui qui avait des dispositions* ;
Je serai toujours celui qui attendais qu'on lui ouvrît
la porte au pied d'un mur sans porte,
Qui chantait la chanson de l'infini dans un poulailler,

Celui qui entendait la voix de Dieu au fond d'un
puits bouché.

Croire en moi ? Non, je ne crois à rien.

Que la Nature déverse sur ma tête ardente

Son soleil, sa pluie, le vent qui me décoiffe,

Quant au reste, qu'il vienne, qu'il vienne s'il doit
venir ou qu'il ne vienne pas.

Esclaves cardiaques des étoiles,

Nous conquérons le monde avant de sortir du lit ;

Mais nous nous éveillons, il est opaque,

Nous nous levons, il est étranger,

Nous sortons de chez nous, il est la terre entière,

Plus le système solaire, plus la Voie Lactée, plus
l'Indéfini.

(Mange des chocolats, petite,

Mange des chocolats !

Dis-toi que toute métaphysique est chocolats.

Dis-toi que toutes les religions n'en apprennent pas
plus que la confiserie.

Mange, petite sale, mange !

Si je pouvais manger des chocolats avec autant de
conviction !

Mais, je pense, et quand j'enlève le papier

d'argent – une simple feuille d'étain –

Je jette tout par terre, comme j'ai jeté ma vie.)

Qu'au moins reste l'amertume de ce que je ne serai
jamais

Dans la calligraphie rapide de ces vers,

Portique en ruines sur l'Impossible.

Qu'au moins je me voue un mépris sans larmes,

Au moins noble par ce geste large : jeter en vrac

Le linge sale que je suis dans l'écoulement des choses

Et je me retrouve sans chemise.

(Toi qui consoles, qui n'existes pas et à cause de
cela consoles,

Ou déesse grecque, sculptée comme si elle était
vivante,

Ou patricienne de Rome, noble et néfaste au-delà
du possible,

Ou princesse des troubadours, gracieuse et bariolée,

Ou marquise de dix-huitième, lointaine et décolletée,

Ou cocotte célèbre du temps de nos pères,

Ou je ne sais pas quoi de moderne – je me demande
bien quoi –

Qui que tu sois, quoi que tu sois, si tu peux m'inspirer,
inspire-moi !

Mon cœur est un seau vidé.

Comme ceux qui invoquent les esprits invoquent les esprits,
J'invoque moi-même et je ne trouve rien.

Je vais à la fenêtre, je vois la rue avec une précision
absolue.

Je vois les boutiques, je vois les trottoirs, je vois
les voitures qui passent,

Je vois les être vivants, habillés, qui se croisent,

Je vois les chiens qui existent eux aussi,

Et tout cela me pèse, comme une condamnation à
l'exil,

Et tout cela m'est étranger, comme tout le reste.)

J'ai vécu, j'ai étudié, j'ai aimé, j'ai même cru,

Et il n'est pas de mendiant aujourd'hui que je
n'envie

Pour la seule raison qu'il n'est pas moi.

Je regarde chez tous les haillons, les plaies et le
mensonge,

Et je pense : peut-être n'as-tu jamais vécu, ni étudié,
ni aimé, ni cru

(On peut rendre tout ça réel, sans rien faire de
tout ça)

Peut-être n'as-tu qu'à peine existé comme un lézard
dont on a coupé la queue,

Et la queue du lézard continue d'agiter.

J'ai fait de moi ce que je ne savais pas,

Et ce que je pouvais faire de moi, je ne l'ai
pas fait.

Le domino que j'ai mis n'était pas le bon.

On m'a tout de suite pris pour qui je n'étais pas,
je n'ai pas démenti, je me suis perdu.

Quand j'ai voulu arracher le masque,

Il me collait au visage.

Quand je l'ai retiré, je me suis regardé dans la glace,

J'avais déjà vieilli.

J'étais saoul à ne plus savoir enfiler le domino que
je n'avais pas enlevé.

J'ai jeté le masque et j'ai couché au vestiaire

Comme un chien toléré par la direction

Parce qu'il est inoffensif

Et je vais écrire cette histoire pour prouver que
je suis sublime.

Essence musicale de mes vers inutiles,

Si je pouvais te reconnaître comme une chose que
j'aurai créée,

Et qui ne me laisserait pas toujours face au Tabac
d'en face,

Foulant aux pieds la conscience de me sentir exister,

Comme un tapis où trébuche un ivrogne
Ou un paillason sans valeur volé par des gitans.

Mais le patron du Tabac apparaît à la porte, il reste
sur la porte.

Je l'observe dans une fausse position, le cou
endolori

Dans une fausse perception, l'âme meurtrie.

Il mourra, je mourrai.

Il laissera son enseigne, je laisserai mes vers.

Un jour son enseigne disparaîtra, mes vers
disparaîtront.

Plus tard mourra la rue où se trouvait l'enseigne

Et la langue dans laquelle furent écrits ces vers.

Puis mourra la planète tournante où s'est passé tout ça.

Sur d'autres satellites, d'autres systèmes, quelque
chose qui ressemble à des hommes

Continuera à faire des choses qui ressemblent à
des vers,

A vivre sous des choses qui ressemblent à des
enseignes,

Toujours une chose en face de l'autre,

Toujours une chose aussi inutile que l'autre,

Toujours l'impossible aussi stupide que le réel,

Toujours le mystère au fond, aussi sûr que le
sommeil du mystère en surface,

Toujours ça ou toujours autre chose, ou ni l'un
ni l'autre.

Mais un homme entre au Tabac (pour acheter
du tabac ?),

D'un coup la réalité plausible s'abat sur moi.

Je me redresse, plein d'énergie, convaincu, humain.

J'ai l'intention d'écrire ces vers où je dis le contraire.

J'allume une cigarette à la pensée de les écrire,

Je savoure dans la cigarette le flottement de toutes
pensées.

Je suis des yeux la fumée, comme si elle était une
route

Et, dans un éclair de sensibilité et de clairvoyance,

Je jouis d'être libéré de toutes spéculations,

Soudain conscient que la métaphysique n'est que
l'effet d'une indisposition.

Ensuite je me renverse sur ma chaise

Et je continue à fumer.

Tant que le Destin me l'accordera je continuerai à
fumer.

(Si j'épousais la fille de ma blanchisseuse

Je serais peut-être heureux)
Là-dessus je quitte ma chaise. Je vais à la fenêtre.

L'homme est sorti du Tabac (il range la monnaie
dans sa poche ?)
Mais je le connais : c'est Estève –n'a-pas-de-méta-
physique.
(Le patron du Tabac apparaît à la porte).
Comme par un instinct divin, Estève s'est retourné
et m'a vu.

Il m'a fait un signe de la main, j'ai crié
Salut Estève ! et à nouveau
L'univers s'est reconstitué pour moi sans idéal et
sans espoir et le patron du Tabac a souri.

Alvaro de Campos (Fernando Pessoa)
Lisbonne, le 15 janvier 1928